

se mit en ligne ; mais à peine l'ennemi l'eût-il aperçue, que des milliers de canots vinrent à sa rencontre, et, confiants dans leur nombre, manœuvrèrent pour l'entourer, lui couper toute retraite et l'aborder. Un calme plat les favorisait. La position de Cortès, qui semblait enchaîné sur le lac au milieu d'ennemis cent fois plus nombreux que lui, devenait de plus en plus critique, lorsqu'une forte brise, s'élevant tout à coup, permit aux Espagnols de déployer leurs voiles et de passer sur le corps des frères embarcations qu'ils avaient devant eux. La plupart des canots mexicains furent coulés, le reste prit la fuite, poursuivi par les Espagnols qui firent, dans cette journée, un affreux carnage de leurs malheureux adversaires. A partir de ce moment, la possession du lac ne leur fut plus disputée ; ils restèrent les maîtres de se porter sur presque tous les points, de gêner les communications de la ville assiégée, et de seconder les attaques de leurs troupes de terre. Un mois durant, elles se renouvelèrent partiellement contre la grande cité avec des chances diverses. Le jour, les Espagnols pénétraient dans son enceinte après une lutte acharnée. Ils s'emparaient des ponts, ils comblaient les fossés, ils brûlaient les maisons, ils tuaient un grand nombre d'ennemis ; et puis, avec la nuit, les Mexicains revenaient à la charge, ils forçaient les assaillants à la retraite, ils élevaient de nouveaux retranchements et creusaient de nouveaux fossés. Bien qu'un quartier de la ville fût réduit en cendres, les Espagnols n'avaient encore pu réussir à s'établir sur aucun point. L'armée, fatiguée de ces tentatives infructueuses, de ces boucheries sans résultat, désirait d'en finir par un coup de main. Cortès convoqua son conseil. Là fut agitée la question de savoir s'il fallait continuer le système des attaques partielles, allant pied à pied, et détruisant à mesure qu'on occupait, ou si les trois divisions et la flottille devaient s'avancer simultanément, en prenant le centre de la ville, la grande place du marché, pour point

de réunion de tous les efforts combinés. Le premier plan avait pour lui quelques vieux militaires dont la prudence égalait le courage. Mais Cortès, qui voulait, autant que possible, conserver Mexico intact, le destinant à devenir la capitale de cette partie de l'Amérique, opinait pour un assaut général ; son avis, appuyé par tous les jeunes officiers, l'emporta.

Le matin, la messe entendue, et chacun ayant recommandé son âme à Dieu, toutes les divisions marchèrent contre l'ennemi, qui faisait face de tous côtés. La colonne, commandée par Cortès en personne, fit d'abord merveilles. Rien ne lui résistait ; tantôt les Mexicains s'arrêtaient un moment pour combattre, et tantôt, comme des hommes qui ne voient de salut que dans la fuite, ils lâchaient pied. Ils mettaient tant de naturel dans cette manœuvre, qu'on ne voyait en eux que des fuyards après la victoire. Cortès et ses gens les poursuivaient sans miséricorde, et ne s'inquiétaient nullement de combler les fossés à mesure qu'ils avançaient. Ayant dépassé le point le plus étroit et le plus fangeux de la chaussée, la scène change tout à coup ; les Mexicains s'arrêtent et font bonne contenance, tandis que leurs canots chargés d'hommes, cachés par des palissades, s'avancent à force de rames et bordent en un instant les deux côtés de la route, couvrant de leurs flèches et attaquant corps à corps les Espagnols pris en flanc. Bientôt accablés par le nombre et culbutés dans les fossés, le désordre le plus complet se mit parmi les hommes de Cortès ; lui-même fut saisi par six chefs mexicains, qui, jaloux de le faire prisonnier, l'entraînaient en le préservant de toute blessure, comme une victime qu'ils voulaient offrir vivante à leur dieu. Délivré par le dévouement de trois de ses gens qui se sacrifièrent pour lui, il échappa encore une fois, tandis que son fidèle majordome, Christoval de Guzman, qui lui céda son propre cheval, tomba vivant aux mains des Mexicains et alla mourir sous le couteau du grand prêtre. La

division d'Alvarado n'eut pas une meilleure fortune ; l'ennemi, voulant lui faire connaître le succès qu'il venait d'obtenir, jeta dans ses rangs les têtes sanglantes de quelques Espagnols en criant que le même sort les attendait. A cette vue, les Indiens alliés prirent la fuite ; les Castillans, abandonnés à eux-mêmes, furent saisis corps à corps et forcés à une retraite précipitée. « Tandis que l'ennemi nous poursuivait, dit Bernal Diaz, nous entendions le bruit des timbales et le terrible son de la trompette qui, du haut du grand temple du dieu de la guerre, appelaient tous les Mexicains aux armes. Cette lugubre et éclatante musique, qu'on ne peut comparer qu'à celle de l'enfer, s'entendait à trois lieues à la ronde. Elle annonçait qu'en ce moment on allait sacrifier nos infortunés camarades prisonniers. Ayant fait halte, nous les vîmes entraînés sur la plate-forme du temple, la tête chargée de plumes et forcés de danser devant la hideuse idole avant d'être égorgés sur la pierre. Cette vue nous glaça d'horreur. Mais en ce moment nous eûmes nos propres vies à défendre, car l'ennemi nous pressait avec une fureur telle, que je ne puis la décrire. C'est à la seule protection de Dieu que nous dûmes notre retour dans nos quartiers. » La division de Sandoval n'éprouva pas moins de résistance ; ses pertes furent grandes aussi, mais moindres que celles des deux autres. Lorsqu'elle fut rentrée dans ses anciennes positions, et en sûreté, Sandoval monta à cheval et vint trouver Cortès. « Mon fils, lui dit le général les larmes aux yeux, c'est à cause de mes péchés qu'un si grand malheur m'est arrivé ; mais la faute en est au trésorier Alderete qui a négligé d'exécuter mes ordres en ne comblant pas les fossés à mesure que nous avançons. » Ce qu'entendant, Alderete se récria, protestant que Cortès n'avait jamais donné un pareil ordre, et l'accusant à son tour d'avoir manqué de prudence en marchant en avant sans retraite assurée. Ces récriminations n'allèrent pas plus loin, la politique les fit taire, mais

Cortès n'en fut pas moins blâmé de presque toute l'armée. Cette défaite, où soixante Espagnols furent tués ou pris, où mille alliés restèrent sur le champ de bataille, où l'on perdit des chevaux, des canots, des armes et une pièce de canon, releva le courage des Mexicains et démoralisa les troupes de Cortès, et les alliés surtout (*). La

(*) Voici comment la relation de la conquête par l'Indien Ixtlilxochitl rend compte de cette journée. Nous donnons cette version moins pour le fait principal que pour certains détails qui prouvent jusqu'à l'évidence la part très-importante que les alliés de Cortès prirent à cette guerre. « Le jour venu, Cortès divisa son armée en trois corps. Celui d'Alderete, le trésorier, se composait de 60 Espagnols, dont 8 cavaliers, et 20,000 Acolhués. Il était chargé d'abattre les maisons et de combler les fossés. Alvarado avait sous ses ordres 80 Espagnols et 12,000 alliés et une batterie de deux pièces de canons. Cortès avec 100 Espagnols et 8000 Indiens, commandés par Ixtlilxochitl, devait s'avancer par la principale rue. Le succès fut grand d'abord, on tua beaucoup de Mexicains, on s'empara de plusieurs quartiers jusqu'à la grande place ; on n'épargnait personne, si bien qu'on crut que ce jour-là Mexico serait pris. Le corps du trésorier poussa jusqu'à Tlatelolco, mais il fit la faute d'abandonner un pont sans avoir comblé le canal ou fossé. Cortès passa ce mauvais pas pendant que les Indiens d'Ixtlilxochitl couvraient sa marche. Mais bientôt la chance tourna. Le trésorier tomba dans une embuscade où une bonne partie de son monde trouva la mort. L'étendard royal fut pris ainsi que 40 Espagnols. Cette déroute détermina Cortès à battre en retraite. Il se vit obligé de passer le canal à la nage. En ce moment un chef mexicain, qui l'avait atteint, s'appretait à lui couper la tête ; mais Ixtlilxochitl survint et sa bonne épée coupa en deux le Mexicain. Ce fait d'armes fut attribué fausement à un Espagnol, et on le trouve ainsi représenté sur un bas-relief de la porte de l'église de Saint-Jacques de Tlatelolco. Comme il rendait ce bon service à Cortès, le prince de Texcoco reçut une pierre à l'oreille gauche, qui manqua de lui fendre la tête. Il prit un peu de terre et l'introduisit dans sa blessure, puis il se mit tout nu, tenant d'une main son bouclier et de

nouvelle s'en répandit dans cette partie de l'Anahuac la plus rapprochée de Mexico, par des émissaires de Quauhquemotzin porteurs de têtes espagnoles comme témoignages de la victoire. Ils annonçaient que les dieux, satisfaits par le sang des prisonniers immolés, avaient promis que sous huit jours tous les Espagnols seraient anéantis. Cette prophétie trouva créance parmi les superstitieux Indiens. Ceux qui étaient restés neutres se préparèrent à combattre pour Mexico. Quelques Tlascalans même désertèrent. Toutefois la plupart d'entre eux et leurs chefs demeurèrent fidèles, et le prince de Texcuco resta l'ami le plus dévoué des Espagnols malheureux. Il en fut ainsi des Otomies, qui, attaqués par les gens de Malinalco, demandèrent secours à Cortès. Malgré sa position difficile, il ne leur fit faute; un de ses capitaines avec deux cents hommes de pied alla châtier les montagnards. Leurs voisins, les Matlaltzincas de la vallée de Toloacan, furent défaits par San-

doval, à la tête d'une centaine d'Espagnols et de quelques milliers d'Indiens. Ces nations vaincues demandèrent la paix et offrirent de se joindre à Cortès, qui accepta leurs services. Toutefois il ne reprit l'offensive qu'après avoir laissé passer le temps prédit par les oracles mexicains pour la destruction de son armée. Cette inaction politique eut pour résultat de convaincre les prêtres mexicains d'imposture aux yeux mêmes de tous les peuples de l'Anahuac, qui, après avoir un instant douté de la fortune du général, revinrent en foule sous ses drapeaux. Mexico ne compta plus un seul allié.

l'autre sa massue, et combattit corps à corps un autre chef mexicain. Dans cette nouvelle affaire une flèche lui traversa le bras droit, ce qui ne l'empêcha pas de se mesurer encore avec un général ennemi qui l'avait défié, et de l'étendre mort d'un seul coup. Après cette troisième victoire, il se sentit incapable de résister plus longtemps à la douleur que lui causait la flèche restée dans son bras, et faisant un grand effort de courage, il l'arracha. Ses soldats pansèrent sa blessure et lui appliquèrent certains médicaments qui le guérirent en peu de temps. Sa blessure pansée, il alla rejoindre Cortès, et tous deux, vigoureusement poursuivis par l'ennemi, eurent beaucoup de peine à rentrer dans leur camp. » Ne croit-on pas lire ici une page des vieux romans chevaleresques, ou quelque histoire des héros scandinaves au moyen âge ?

Cette relation d'Ixtlilxochitl donne sur l'histoire de la conquête du Mexique des détails qui ne se trouvent ni dans les lettres de Cortès, ni dans Gomara, ni dans Clavigéro. Je ne parle pas de Solis, qui n'a que la valeur d'un panégyriste élégant.

Instruit par l'expérience, et cédant aux avis du chef de Texcuco, homme sage et prudent, Cortès changea son système d'attaque. Il ne procéda plus que par masses, avec une grande lenteur, brûlant ou rasant les maisons, et comblant les fossés à mesure qu'il avançait. Forcés de se replier, les Mexicains, tout en se défendant avec courage, voyaient chaque jour une partie de leur ville tomber aux mains d'un vainqueur qui ne commettait plus de fautes, qui ne hasardait rien, qui ne s'engageait qu'avec la plus grande circonspection, et s'établissait ensuite sur le terrain conquis de manière à ne pouvoir plus en être délogé. Les Espagnols ne se contentaient pas de leurs propres armes, ils employaient celles dont les Indiens tiraient si bon parti, ces longues piques qui leur permettaient, en serrant les rangs, d'attendre l'ennemi sans danger. On se battait tous les jours, et tous les jours des flots de sang mexicain rougissaient la terre. La famine, plus terrible encore que l'épée des Espagnols, faisait éprouver toutes ses horreurs aux assiégés; ils mouraient par milliers. Les maladies contagieuses, autre calamité de la guerre, les décimaient encore; et cependant ils rejetaient avec mépris les propositions de paix dont Cortès faisait précéder chacune de ses attaques.

Les Espagnols avançant toujours, les trois divisions pénétrèrent enfin

jusqu'à la grande place, au centre de la ville. Le temple du dieu de la guerre était alors en leur pouvoir. Cortès monta sur la plate-forme de ce haut édifice, et contempla de ce point élevé l'étendue de sa conquête et les progrès du siège. Il vit que des huit quartiers dont Mexico se composait, un seul restait encore à prendre. Il brûla d'abord le temple des faux dieux, et fit de nouvelles instances auprès des assiégés, qui, pour toute réponse, jurèrent de périr jusqu'au dernier. Il ne restait donc plus qu'à exécuter le terrible arrêt de la Providence contre des hommes que rien ne pouvait fléchir, qui repoussaient comme un outrage la clémence du vainqueur, et portaient le délire et la barbarie jusqu'à sacrifier à leurs dieux les Indiens envoyés comme ambassadeurs pour traiter de la paix (*). L'ordre fut donné d'attaquer sur tous les points, sur les canaux, sur le lac, dans les rues et sur les murailles. En quelques heures, quarante mille hommes furent tués ou pris; quinze mille malheureux qui venaient se rendre furent impitoyablement égorgés. Les coups étaient brisés aux cris déchirants de ces pauvres victimes. Les Tlascalans et les autres nations ennemies des Aztèques se vengeaient sur elles de deux siècles d'outrages. En vain Cortès et ses Espagnols, le chef de Tezcuco et ses soldats essayèrent-ils d'arrêter le carnage, il ne cessa qu'avec la nuit. On remit au lendemain à s'emparer de ce qui restait de la place. Dans cette dernière journée du drame, les Mexicains, tristes et abattus, étaient sur les terrasses des maisons attendant la mort. Les enfants, les vieillards et les femmes pleuraient; quelques nobles guer-

riers se défendaient encore sur les plates-formes des palais et sur les chaussées pavées, d'où ils se précipitaient dans les flots plutôt que de se rendre; d'autres, échappant à la mort, s'étaient réunis à leur roi qu'entouraient sa famille et quelques officiers de sa cour. Ils le déterminèrent à fuir sur des canots tenus en réserve dans une petite anse du lac, du côté de Tlatelolco. Pour masquer une fuite très-difficile, on avait essayé d'arrêter Cortès par un simulacre de négociations; mais cette ruse était trop grossière pour tromper l'œil du vieux guerrier. Dans la prévision de ce mouvement, il avait ordonné à Sandoval, qui commandait les brigantins, de bloquer ce petit port d'embarquement, et de ne laisser sortir aucun canot. Malgré sa vigilance, quelques-unes de ces légères embarcations étaient parvenues à s'échapper. Sandoval les ayant aperçues glissant rapidement sur les eaux du lac et cherchant à gagner la terre opposée, les fit poursuivre par Garcia Holguin, un de ses capitaines; et telle fut la promptitude de ce dernier, qu'en moins d'une heure il se vit à portée de fusil des bateaux ennemis. Un Mexicain, son prisonnier, lui désigna le canot royal, et celui-ci fut à l'instant serré de près. En ce moment les rameurs s'arrêtèrent; et le roi, qui d'abord avait pris son bouclier et sa macana pour combattre, mis en joue par les Espagnols, donna l'ordre de n'opposer aucune résistance. Holguin sauta dans le bateau l'épée à la main; aussitôt, un jeune homme d'une haute stature et de l'air le plus noble s'avança vers lui, et lui dit avec dignité: « Je suis Quauhquemotzin, le souverain de l'Anahuac; trahi par le sort, je me rends à toi; épargne les insultes à la reine et à mes enfants, et n'épargne pas moins le sang de mes sujets, tu n'as plus rien à craindre d'eux. » L'illustre prisonnier, avec sa famille et sa suite, conduit devant Cortès, ne montra ni la féroce sombre d'un barbare, ni l'abaissement d'un suppliant. L'Espagnol, de son côté, le reçut avec tous les égards que l'on doit aux grandeurs

déchues : « Général, lui dit le monarque mexicain, j'ai fait pour ma défense et celle de mes sujets tout ce que me prescrivait l'honneur de ma couronne et mon devoir de roi : mes dieux m'ont été contraires, je suis ton prisonnier, fais de moi ce que tu voudras. » Et, portant en ce moment la main sur le poignard de Cortès, il ajouta : « Frappe-moi, prends cette vie que je regrette de n'avoir pu perdre en défendant mes États. »

Obéissant aux ordres de leur roi, les Mexicains cessèrent à l'instant même de combattre. Ils sortirent de la ville sans armes ni bagages, et l'on fut étonné de l'immense quantité d'habitants que renfermait encore la capitale après un siège si long et si meurtrier. Ils couvrirent pendant trois jours les routes voisines, et se disséminèrent ensuite sur tous les points de l'empire et jusque chez les peuples voisins, dont les mœurs, la religion et les habitudes étaient les mêmes. Toutefois, plusieurs milliers d'entre eux furent retenus par les vainqueurs qui se les partagèrent comme esclaves. Cortès en fit marquer un grand nombre avec un fer chaud, qu'il réserva pour déblayer la ville de ses débris et travailler ensuite à la rebâtir. Bernal Diaz compare en ce moment le triste état de Mexico à celui de Jérusalem après le siège de la cité sainte. A peine au dixième de la ville était-il debout; le reste ne présentait qu'un vaste amas de ruines couvertes de cadavres, qu'un immense charnier, dont l'odeur insupportable chassait vainqueurs et vaincus. Il périt pendant les soixante-quinze jours du siège (les peintures mexicaines disent quatre-vingts) cent Espagnols tués sur le champ de bataille ou sacrifiés dans le grand temple, plusieurs milliers d'auxiliaires, et suivant Bernal Diaz, d'accord en cela avec les récits des indigènes, cent cinquante mille Mexicains ou Aztèques, dont le tiers mourut de faim ou par les maladies.

Fuyant l'horrible aspect de sa conquête, et l'air empesté qu'on respirait dans son enceinte, Cortès, après avoir

laissé quelques Castillans pour faire la police de cette grande ruine, alla s'établir à Cuyoacan ou Coyohuacan, jolie ville à l'extrémité de la chaussée, à une lieue et demie de Mexico. Là il réunit tous ses alliés, et partagea avec eux le butin fait à Mexico. Il garda l'or et l'argent. Les nobles indiens eurent les pierreries, les plumes aux riches couleurs, les belles étoffes et les meubles de prix; les soldats, les manteaux, les armes et beaucoup d'objets d'ameublement. Cortès combla de caresses toutes ces nations américaines, il leur garantit la liberté, il leur promit des terres, il les congédia en leur laissant le choix de s'établir dans sa nouvelle ville. Les populations voisines des lacs, aztèques ou acolhuas, restèrent à sa disposition; il les employa dans toutes les campagnes suivantes et s'en servit fort utilement pour soumettre le reste de l'Anahuac. En se rendant chez eux, les Tlascalans pillèrent la belle ville de Tezcuco et détruisirent une partie de ses édifices. Il paraît que la politique de Cortès ne fut pas étrangère à cette barbarie; Tezcuco était la seconde ville de l'empire et l'ancienne capitale d'un royaume jadis rival du royaume aztèque. Aucune trace de l'ancienne magnificence du pays ne devait rappeler aux indigènes l'indépendance qu'ils allaient perdre pour toujours, car au vieil Anahuac sans exception était réservé le sort de Mexico. Dans les joies de la prise de cette dernière cité, Cuyoacan devint le séjour des fêtes mondaines et des fêtes religieuses. Cortès y donna un grand dîner à toute son armée. Comme plusieurs soldats n'avaient pu trouver place aux tables dressées, il y eut tout à la fois confusion et orgie. Bernal Diaz fait un tableau fort pittoresque de cette fête où le scandale ne manqua pas. Après le dîner, les soldats et les officiers, revêtus de leurs armures, se mirent à danser avec les Mexicaines presque nues. Les révérends pères franciscains se formalisèrent; Cortès les pria de chanter une messe en musique et de faire quelques sermons sur la morale, à la suite des-

quels on porta en procession l'image de la Vierge. Toute l'armée assista à cette cérémonie avec grand recueillement et dévotion; le frère Bartholomé prêcha, puis, au bruit des timbales, des trompettes et du canon, on rendit grâce à Dieu de la victoire.

D'autres soins vinrent ensuite occuper les vainqueurs. Croyant que de riches trésors étaient cachés sous les ruines de Mexico, ils se mirent à les fouiller et ne trouvèrent que des cadavres. L'or et les bijoux ramassés dans le sac de cette grande ville ne montèrent qu'à 350,000 écus, somme bien inférieure à celle qu'ils avaient partagée la veille de la nuit triste, au temps de leur première retraite. Les murmures partirent alors de toutes les bouches. Le trésorier général Alderete, parlant au nom de Charles-Quint et réclamant d'actives recherches, se montra le plus irrité. Les mécontents le prirent pour leur interprète; ils soutenaient que Cortès s'entendait avec Quauhtemotzin, et le général, pour échapper aux suites d'une pareille accusation, se rendit coupable d'un crime : il permit qu'un des officiers du malheureux prince fût appliqué à la question. On lui brûla les pieds à petit feu, après les avoir frottés d'huile. La douleur ne lui arracha aucun aveu. Ses bourreaux, honteux, l'abandonnèrent. On prétendit que le trésor royal avait été jeté dans le lac, quelques jours avant la fin du siège; on l'y chercha vainement, et les murmures recommencèrent (*). Cortès, pour détourner

(*) Nous ne suivons pas ici les récits espagnols, mais la relation de l'Indien Ixtlixochitl qui ne fait pas mention du supplice de Quauhtemotzin. Elle parle seulement d'un officier du roi qui eut les pieds brûlés par ordre de Cortès, et dont on ne put obtenir aucun renseignement. D'autres Mexicains, interrogés, déclarèrent que les trésors de la couronne avaient été jetés dans le canal qui servait d'écoulement aux eaux du lac, où il devenait impossible de les retrouver. Si l'on en croit la même relation, Cortès ne se borna pas à cet acte de cruauté; il se fit payer par plusieurs nobles mexicains de très-fortes sommes pour avoir la vie sauve et n'être point

l'attention et occuper son monde, fit partir quelques détachements d'Espagnols accompagnés d'Indiens de Tezcuco, avec mission d'explorer le pays, d'examiner les différentes lignes de communication, et de s'enquérir surtout des mines d'or et d'argent. Lui, tournant les yeux sur la Mexico de Moctezuma toute en ruines, où il ne restait pas deux pierres assemblées, fut d'abord incertain s'il reconstruirait cette grande capitale sur le site qu'elle occupait. Il s'y détermina après mûre réflexion, et de l'avis de son conseil, parce que, dit-il dans ses lettres, la ville de *Temixtitlan* était devenue célèbre, que sa position est merveilleuse, et que depuis plusieurs siècles tout l'Anahuac la considérait comme sa ville principale, comme le chef-lieu de l'empire mexicain. C'était à l'est de Tezcuco ou sur les hauteurs qu'elle aurait dû être placée, à l'abri des inondations. C'était là que Philippe III donna l'ordre de la transporter, en 1607. Mais alors la nouvelle Mexico était déjà une grande et belle cité, dont on évaluait les maisons à 105 millions de francs. On paraissait ignorer à Madrid que la capitale d'un grand État, construite depuis quatre-vingt-huit ans, n'est pas un camp volant qu'on change à volonté.

La ville de Cortès, commencée en 1524, s'éleva rapidement sur les débris de l'ancien Tenochtitlan, mais plus régulière et beaucoup moins étendue. La plupart des canaux furent comblés; de larges rues furent tracées; on adopta toutes les dispositions qui restreignaient l'action des eaux, et devaient faciliter un jour la réunion à la terre ferme de la nouvelle cité. On ne s'est point écarté par la suite de l'ensemble du plan primitif, bien que la plupart des édifices publics et particuliers, bâtis alors à la hâte, aient été successivement remplacés par des constructions plus solides, plus élé-

torturés. Le chef de Tezcuco, allié des Espagnols, fut même obligé de racheter son frère, qui avait servi dans l'armée mexicaine et allait être pendu.

gantes et plus régulières. Cortès se servit des Indiens pour réédifier, comme il les avait employés à détruire. Il donna aux principaux seigneurs mexicains, au fils de Moctezuma, au général en chef de Quauhtemotzin, des rues entières à bâtir, en les nommant chefs de ces nouveaux quartiers. Il les intéressa à tous ses projets, et d'anciens ennemis il sut en faire des chrétiens dociles et des sujets soumis. A la voix de ces nobles indigènes, vinrent s'établir dans la nouvelle cité les populations voisines; elles obtinrent des privilèges et la faveur d'une exemption d'impôt. Le nombre des habitants de Mexico s'élevait déjà à plus de trente mille âmes à la fin de l'année 1524. Cortès ne négligea aucune mesure de sûreté; il sépara le quartier des Espagnols de celui des indigènes par un large canal. Il fit élever au milieu des eaux une forteresse où les brigantins et l'artillerie se trouvaient à l'abri d'un coup de main, et qui, dominant la ville, permettait, en cas de sédition, d'y faire la loi. Les soins d'une bonne police n'occupèrent pas moins le conquérant; il fit procéder à l'élection des alcaldes, des juges et autres officiers publics à la manière de l'Espagne; il institua un conseil d'administration; il publia des ordonnances sévères qui garantissaient la sécurité de tous; il fonda des hôpitaux; il établit des manufactures; il introduisit dans le pays la culture de la canne à sucre, de la vigne, du mûrier, et de différentes plantes des Antilles, d'où il fit également venir des animaux domestiques qui ne se trouvaient pas dans la Nouvelle-Espagne; il fit battre monnaie et fonder des canons. Lui-même nous apprend par quel moyen il parvint à se procurer, à cette époque, du salpêtre et du soufre. Nous trouvons dans une de ses lettres à Charles-Quint, que la cime du Popocatepetl, le grand volcan du Mexique, fut atteinte, en 1522, par un intrépide soldat, Francisco Montano. Cet audacieux Castillan entra dans le cratère, où il se fit descendre à une profondeur

de soixante et dix à quatre-vingts brasses. Il y recueillit une quantité de soufre suffisante pour les premiers besoins de l'armée. Cortès n'a pas assez d'éloges pour une si courageuse entreprise, que personne n'avait osé tenter avant Montano. Nous remarquons, vers la même époque, tous les efforts du général pour encourager l'émigration des îles au profit de la Nouvelle-Espagne. Il invita les Castillans mariés à y faire venir leurs familles. Les filles des Européens y furent recherchées avec empressement, et firent des mariages avantageux. C'est encore dans cette même lettre de Cortès, que nous venons de citer, qu'on reconnaît le grand administrateur, là qu'il se montre en avant de son siècle et digne de gouverner les terres qu'il avait si bien conquises. Son zèle religieux, assez généralement outré, n'y obscurcit même pas ses idées. S'il réclame de son maître des prêtres pour convertir, il le prie d'envoyer des religieux au cœur simple et droit, à la parole persuasive, des hommes qui sachent porter le poids du jour, qui prêchent d'exemple et se contentent de peu. Il demande comme une grâce qu'on ne lui envoie point de chanoines et de bénéficiers, et voici pourquoi: « Si Votre Majesté, dit-il, nous envoie de tels personnages, ils s'occuperont de donner à leurs créatures; ils acquerront des majorats pour leurs enfants, et dissiperont leurs richesses en pompes vaines et scandaleuses. Leur vie déréglée sera peu propre à convertir des gens qui compareront les habitudes mondaines des dignitaires ecclésiastiques de nos jours avec la régularité et l'austérité des ministres de leurs idoles, punissant de mort ceux d'entre eux qui tombent dans la moindre faute. Si les Indiens savaient que nous appelons ministres du Dieu vivant des hommes livrés à tous les excès, à toutes les profanations, ils mépriseraient à coup sûr et ces prêtres scandaleux, et la religion qu'ils prêchent. Elle perdrait à leurs yeux sa majesté divine, et leurs esprits repousseraient ce qu'on voudrait leur faire croire. »

Cortès suppliait aussi Charles-Quint de ne point faire passer d'avocats et de gens de loi au Mexique, de crainte d'y introduire l'esprit de chicane qu'on n'y connaissait pas; de n'y point envoyer de médecins, parce qu'ils ne connaîtraient rien aux maladies du pays, et en donneraient peut-être d'autres en voulant traiter celles-ci; enfin, d'en défendre l'entrée aux juifs *christianisés*, qui sont, en général, d'assez mauvais croyants, et pourraient nuire à la conversion des indigènes.

Était-ce donc au milieu d'une paix profonde, fort de l'appui d'un gouvernement bienveillant, et agissant dans une grande tranquillité d'esprit, que Cortès se livrait à une multitude de créations qui, seules, étaient de nature à occuper la vie la plus active? Non, ce grand homme faisait ces choses en même temps qu'il luttait contre les combinaisons de l'intrigue, contre l'influence de son puissant ennemi l'archevêque de Burgos, contre les défiances de la cour, l'ingratitude du monarque, et que, l'œil fixé sur tous les points de l'Anahuac, il apaisait les révoltes des Indiens, ajoutait de nouvelles provinces à ses premières conquêtes, et plantait le drapeau de Castille sur les bords d'un autre océan.

A la nouvelle de la chute de Mexico, les grands États indépendants, qui s'étaient maintenus avec tant de peine contre les forces de la puissante cité, tremblèrent d'avoir à lutter contre les terribles étrangers qui l'avaient renversée. Les moins éloignés s'empressèrent d'apaiser le vainqueur par une prompte soumission. Le roi du Mechoacan, le plus puissant prince après Moctezuma, fut le premier à lui envoyer des ambassadeurs (*). Cortès les garda plusieurs jours, fit manœuvrer ses troupes devant eux, et leur parla de la mer du Sud, sur l'existence de

laquelle il avait déjà quelques notions. Il apprit d'eux qu'on pouvait y parvenir en traversant leurs provinces. Il les renvoya chargés de présents, dans l'admiration de sa puissance, et accompagnés de deux Espagnols, de plusieurs seigneurs indiens, et de quelques interprètes qui parlaient le mexicain et l'otomie; ils avaient mission d'explorer le pays, de s'enquérir de ses richesses et du lieu le plus propre à y fonder une grande colonie. A leur retour, ces envoyés, que suivait le frère du roi et plus de mille Indiens, dirent à Cortès: « Le grand royaume de Mechoacan est admirable; on dirait le paradis terrestre. Sa capitale est presque aussi magnifique que l'était Mexico. Un lac immense (*), aux rivages pittoresques, s'étend à ses pieds, et réfléchit ses grands édifices. Ici l'on peut s'établir avec la certitude de rencontrer des terres fertiles, des mines d'or; et le climat le plus doux et le plus parfumé. » Ces renseignements déterminèrent Cortès à faire partir Olid avec cent hommes de pied et quarante chevaux pour s'assurer de cette belle contrée. Cet officier occupa la ville royale sans combattre; et puis, fidèle à ses instructions, il passa dans la province de Colima, et se mit à la recherche de la mer du Sud.

C'est à cette expédition qu'on doit les premières notions étendues du Mechoacan; notions que l'on trouve réunies dans Herrera, et que nous abrégons (**).

Le Michuacan ou Mechoacan qui tire son nom d'un espèce de poisson nommé *michi* que l'on y trouve en abondance, s'étendait depuis le Rio de Zacatula jusqu'au port de la Navidad, et depuis les montagnes de Xala et de Colima jusqu'à la rivière de Lerma et au lac de Chapala. Il occupait la pente occidentale de la cordillère d'Anahuac, entrecoupée de collines et de vallées charmantes, offrant à l'œil du voyageur le rare as-

(*) Le souverain du Mechoacan prenait le titre de Cazonzi, c'est à-dire *chaussé*, par opposition aux rois vassaux de Moctezuma, qui étaient obligés de se déchausser en paraissant devant lui.

(*) Le lac de Patzquaro.

(**) Voy. Herrera. Dec. 3, lib. 3, chap. 3, et la *Rea chronica de la provincia de Michuacan*. Mexico, 1643, 4^o, lib. 1, cap. 18.

pect, sous la zone torride, de vastes prairies arrosées de ruisseaux. Un ciel pur et bleu couvrait cette belle contrée, où vivait un peuple robuste, brave, intelligent. Sur les bords du pittoresque lac de Patzquaro, s'élevait Tzintzontzan, sa capitale, ou la ville des oiseaux au plumage éclatant (*). Ce peuple appartenait en partie à la grande famille aztèque. Il descendait d'une de ces tribus acolhués, qui, séduite par la douceur du climat et la bonté des terres, s'y était arrêtée lors de la grande migration des hommes du Nord. Il avait quitté son nom primitif pour prendre celui de Tarrasque, nom probablement emprunté de quelque peuplade indigène; il avait également abandonné la langue de ses pères pour adopter celle de sa nouvelle patrie. Laborieux et sédentaire, ses mœurs s'adoucirent par degrés; il avait fini par soumettre plusieurs petites nations, et se composer un grand royaume dont l'histoire est à peu près inconnue. Il avait aussi bien profité que les Aztèques de l'ancienne civilisation de l'Anahuac. On le citait pour sa politique adroite, pour la sagesse de ses lois, pour son humanité, pour son génie industriel, pour son habileté dans l'art de composer des mosaïques en plumes, qu'on regardait comme des merveilles, et qui se payaient fort cher. Son état social rappelait celui des Mexicains; ses dieux étaient aussi les mêmes; mais le culte qu'il leur rendait était beaucoup moins barbare: les sacrifices humains le souillaient moins souvent. Chez les Tarrasques, le souverain pontife vivait retiré dans un temple consacré au premier des dieux. Chaque année, le roi, suivi de sa cour, allait lui rendre visite, et lui offrir à genoux de riches présents. Ce jour-là seul, le grand prêtre se montrait au peuple; le reste du temps il ne sortait pas de son honorable prison. On remarquait, dans les cérémo-

(*) Tzintzontzan, que les Aztèques, habitants de Tenochtitlan, nommèrent Huitzila, n'est aujourd'hui qu'un pauvre village indien qui a conservé le titre fastueux de cité.

nies religieuses de l'ancien Mechoacan, un certain côté politique. A la mort d'un roi, par exemple, son successeur désignait ceux qui devaient le servir dans l'autre monde, et qu'on immolait au jour de ses funérailles; le choix tombait toujours sur quelques hommes riches ou puissants dont on redoutait l'influence, et dont on suspectait la fidélité.

Les Tarrasques et les Mexicains vivaient dans un état presque continu d'hostilités. Jamais les rois de Tenochtitlan n'avaient pu entamer les frontières de leurs voisins. Les Espagnols les franchirent sans coup férir, et s'avancèrent dans le pays sans grande résistance. Plus tard, il leur fallut, pour s'établir solidement, vaincre les habitants de Colima et occuper le littoral maritime. Ce fut l'œuvre de Sandoval et d'Olid réunis.

D'autres nations de l'Anahuac ne se prêtèrent pas aussi facilement à la domination des chrétiens; et, du nord au sud, Cortès et ses lieutenants eurent à combattre. Chaque révolte vaincue permettait de faire un pas de plus dans le pays; et l'on finit par dépasser les limites de l'ancien royaume de Motezuma. Sandoval, chargé d'explorer les pays du sud, qui sont arrosés par le Guazacualco, triompha facilement de l'opposition de quelques tribus indiennes. Elles disparaissent ou se soumettent. Le fort del Espiritu Santo s'éleva pour les contenir et assurer, dans ces contrées, la domination des Espagnols. Plusieurs peuplades mistèques et zapotèques, en guerre avec le seigneur de Tutepec, les appellent à leur secours; ils y marchent sous le commandement d'Alvarado, qui les délivre de leur ennemi, s'empare de leurs terres, laisse garnison dans leurs villes murées, et marche à la conquête du pays de Soconusco et du royaume de Guatemala. Dans ces contrées que les Espagnols parcoururent pour la première fois, ils reconnaissent l'empreinte d'une antique civilisation; ils ont devant les yeux des palais en pierres de taille, des villes d'une lieue de circuit, entourées de murs hauts, épais, et

ornés de sculptures, et des édifices d'un ordre d'architecture plus élégant que ceux de Mexico. Le même spectacle, mais plus merveilleux encore, les attend dans le royaume de Guatemala, dont ils traversent l'extrême frontière pour se rendre sur les côtes de la mer du Sud. C'est là que les regards de Cortès se portaient curieusement, et que, d'après les ordres de sa cour, il devait tenter des découvertes. Là, il espérait rencontrer le passage déjà cherché entre l'Atlantique et l'Océan Pacifique, cette route des Indes que les premiers découvreurs de l'Amérique eurent en vue. Tel avait été le but du voyage de Yanez Pinzon, de Jean et de Sébastien Cabot, de Corte de Réal, de Ponce de Léon. La certitude que le continent américain s'interposait entre l'Europe et l'Asie avait été acquise en 1513, lorsque Vasco Nugnez de Balboa, de la cime des montagnes de Pancas, dans l'isthme de Panama, aperçut le grand Océan. Cortès ignorait qu'un passage avait été trouvé au sud par Magellan dans l'année précédente; lui le chercha dans les latitudes de la Nouvelle-Espagne. Son expédition du Mechoacan conduisit un de ses capitaines à l'embouchure de la rivière de Zacatula; l'expédition d'Alvarado le fit arriver sur la même côte occidentale, entre le 15° et le 16° degré de latitude nord. Il dirigea sur Zacatula tous les charpentiers de l'armée, et y fit transporter de la Vera-Cruz, à travers le continent, des voiles, des cordages et du fer. Deux navires y furent construits pour explorer la côte sur laquelle Olid, par ordre de Cortès, fit des recherches sans résultat.

Nul doute que ce dernier n'eût donné, dès la seconde année de la conquête, époque où nous sommes encore, plus de suite à l'exploration du grand Océan, s'il ne s'était vu forcé de se mettre lui-même à la tête de ses troupes, pour chasser du pays de Panuco l'Espagnol Garay qui s'en était déclaré chef indépendant. Dans cette campagne, Cortès n'eut point seulement à vaincre les gens de Garay qui furent

battus, mais à résister aux indigènes dans un pays sauvage où il perdit presque tous ses chevaux. Il se trouvait là au milieu de nations dont le caractère indépendant n'avait jamais pu supporter le joug mexicain. « Leur territoire, dit-il, est tellement coupé de ravins et rempli de montagnes escarpées, qu'il est même impraticable à l'infanterie. J'y ai deux fois envoyé des troupes qui n'ont pu les dompter; leurs villes sont fortifiées par la nature du terrain. Les Indiens combattent avec des lances de vingt-cinq à trente pieds, dont l'extrémité est armée d'un caillou tranchant et pointu. Ils se sont toujours vaillamment défendus; ils ont souvent fait un mauvais parti aux Espagnols et sont la terreur des provinces voisines. Ils attaquent de nuit, et mettent à feu et à sang dans l'ombre et le silence, les villes et les villages. » Cortès combattit plus d'une fois ces terribles Indiens, qui reprenaient les armes aussitôt que les Espagnols s'éloignaient. Une fois enfin il résolut d'en finir avec eux; il chargea Sandoval de les poursuivre à outrance, de les réduire en esclavage; de faire marquer d'un fer chaud ses prisonniers, et de partager à ses soldats les terres des vaincus. Ceci fut exécuté: Sandoval dépassa même les rigueurs de cette vengeance. Grâce à son artillerie et aux Mexicains qui aidaient maintenant leurs vainqueurs à châtier leurs anciens tributaires, ces peuplades indiennes succombèrent. Quatre cents de leurs chefs furent saisis et brûlés vifs en présence de leurs femmes et de leurs enfants: action barbare que le code sanglant des représailles ne pouvait même pas excuser.

Cette province de Panuco à peu près soumise, le pays d'Ybueras (de Honduras), où la renommée plaçait de riches mines d'or, tenta l'ambition de Cortès; c'est au jeune Olid, l'un de ses lieutenants favoris, qu'il confia l'honneur de planter le drapeau de Castille sur cette terre où l'aigle mexicain n'avait pu pénétrer. Olid toucha à la Havane pour prendre des provisions et des chevaux; et là, Velasquez, dans

la maison duquel il avait passé son enfance, parvint à le rendre infidèle à son général. Olid, arrivé dans le pays qu'il devait conquérir, en prit possession au nom du gouverneur de Cuba. Il y resta huit mois sans écrire à son général, qui, certain de sa trahison, fit marcher contre lui le capitaine Las Casas, à la tête d'une centaine d'Espagnols et de quelques milliers d'Indiens. Poursuivi par les tempêtes et sans expérience de la côte, Las Casas perdit la plupart des siens, et, vaincu, tomba au pouvoir d'Olid; mais, à l'aide d'un audacieux coup de main, il finit par s'emparer lui-même de ce chef rebelle. Olid, à son tour prisonnier, fut jugé comme traître et décapité à Naco, après avoir vu tous ses partisans ralliés à l'autorité de Cortès (*).

Cependant Cortès, dans une profonde ignorance de ce qui se passait, se décide à exécuter en personne la conquête du Honduras, et à chercher sur ses rivages un passage pour pénétrer dans l'autre océan. Il venait de recevoir alors l'annonce officielle de sa nomination de gouverneur et de capitaine général de la Nouvelle-Espagne, titre qui devait bientôt lui être retiré. Il laisse Mexico toute occupée à s'agrandir, à se couvrir de palais et d'églises, à changer ses chaumières en maisons, à se faire belle, riche, élégante; et lui part dans tout le pompeux appareil d'un prince souverain. Un nombreux domestique, officiers, majordomes, pages, laquais, l'accompagne. Une compagnie de gardes fait le service près de sa personne. Dona Marina, avec les femmes de sa suite, est du voyage. Sandoval commande la division espagnole forte de quelques centaines d'hommes, dont cent cinquante cavaliers; trois mille Mexicains marchent sous les ordres de leurs propres chefs. Cortès n'avait pas voulu laisser à Mexico l'infortuné roi Quauhtemotzin, l'ancien seigneur

(* On trouve dans Bernal Diaz un récit détaillé et très-dramatique de la défection d'Olid et de sa fin tragique.

de Tlacopan, et quelques autres chefs; il les traînait à sa suite. Sa marche, jusqu'au chef-lieu de Guazacualco, ressembla plus à une marche royale qu'à une expédition militaire; c'est là qu'il reçut l'hommage de tous les chefs de la province, réunis pour prêter serment de fidélité au roi d'Espagne. Parmi ces nobles indiens se trouvaient le frère et la mère de Marina. Quel fut leur effroi lorsque, dans la grande dame favorite de Cortès, assise à côté de lui, ils reconurent la pauvre jeune fille qu'ils avaient chassée et vendue. Le cœur de cette belle Américaine n'était fait que pour les nobles passions; elle accueillit sa vieille mère tremblante comme une fille tendre; elle la punit par des bienfaits, et fit élever son frère au rang des principaux chefs du pays. Tous deux s'empressèrent d'embrasser la religion de Marina, qui repoussait la vengeance comme un crime, et faisait un devoir du pardon des injures.

La campagne du Honduras ne fut pour Cortès qu'un long tissu de calamités. Nous ne le suivrons pas au milieu des vastes prairies inondées, des profonds marécages où les chevaux enfonçaient jusqu'au poitrail, dans ces bourgs déserts, au milieu de ces peuplades énergiques qui lui disputaient pied à pied un terrain difficile. Nous ne rappellerons pas ces mille scènes de carnage et de patriotisme, ces tribus préférant la mort au joug, ces prêtres s'enfermant dans leurs temples et s'y laissant brûler jusqu'au dernier. Jamais les Espagnols n'eurent à surmonter plus d'obstacles: là, des forêts où le pied de l'homme n'avait jamais pénétré; là, de grandes et nombreuses rivières à traverser, sans ponts, sans radeaux; là des montagnes à pic, coupées de précipices qu'il fallait faire gravir aux hommes, aux chevaux exténués de fatigue et mourants de faim, et sur le sommet desquelles ils ne pouvaient se soutenir, tant les vents, impétueux comme le cours d'un torrent, y balayaient vite tout ce qu'ils trouvaient sur leur passage. Ces difficultés à vaincre se renouvelèrent à chaque

instant pendant une marche de quatre cents lieues. Enfin, le capitaine général atteignit Nito dans le Honduras, où il retrouva une petite colonie d'Espagnols dans un pitoyable état. Ce fut dans cette campagne près d'Izancanac, capitale de la province d'Acalan, un des trois jours qui précédèrent le carême de 1525, que Cortès ternit sa gloire par la mort de Quauhtemotzin. Bernal Diaz, témoin oculaire de ce tragique événement, va nous le raconter. « Ici, dit le vieux et véridique soldat, fut le théâtre de la mort de l'infortuné Guatemotzin, le dernier roi indigène des Mexicains. On disait que ce prince et quelques nobles de sa suite avaient formé le projet d'assassiner les Espagnols, puis de retourner à Mexico où ils devaient réunir toutes leurs forces et attaquer la garnison. Deux nobles, qui avaient commandé sous Guatemotzin pendant le siège, révélèrent ce complot. Aussitôt que Cortès en eut connaissance, il prit quelques informations auprès des deux dénonciateurs. Il paraît qu'ils lui avouèrent que, nous voyant marcher sans précaution, malades, mécontents et mourants de faim; qu'eux-mêmes incertains de leur destination et s'attendant à périr d'un jour à l'autre, ils s'étaient décidés à tenter la fortune et à tomber sur nous au passage de quelque rivière, se confiant dans leur nombre et dans leur courage. Guatemotzin nia toute participation à ce complot, dont il reconnut seulement avoir ouï parler vaguement, sans l'encourager, ni l'approuver. Le prince de Tacuba (Tlacopan) fit la même déclaration, ainsi que deux autres chefs. Cependant, sans aucune autre preuve, Cortès condamna les malheureux princes à être pendus. Tout étant préparé pour l'exécution, ils furent amenés sur la grande place de la ville, accompagnés par deux révérends Pères qui les exhortaient. Mais, avant d'être mis à mort, le roi se tourna vers Cortès, et lui dit: « Malintzin, je vois maintenant à quoi devaient aboutir tes fausses paroles et promesses.... à ma mort. J'aurais dû

me la donner de mes propres mains dans ma ville de Mexico, plutôt que de mettre ma personne en ton pouvoir. Pourquoi me fais-tu périr aussi injustement? Dieu te demandera compte de mon sang; j'espère qu'il te punira. » Le prince de Tlacopan ne fit que dire qu'il était heureux de mourir à côté de son souverain légitime. Ainsi finirent ces deux grands hommes, et je dois ajouter ces deux bons chrétiens, très-pieux pour des Indiens. J'eus grande pitié de l'un et de l'autre, les ayant vus en si belle fortune et haute position. Ils furent très-bons pour moi pendant notre marche; ils m'obligeaient souvent, et me donnaient des Indiens pour aller chercher du fourrage pour mon cheval. Je déclare ici qu'ils souffrirent la mort sans l'avoir méritée, et que leur supplice fut une grande injustice. Nous en jugeâmes tous ainsi; il n'y eut parmi nous qu'une opinion sur cette cruelle et inique sentence (*). » Voilà l'expression d'un soldat franc et loyal, d'un homme de cœur et d'un homme d'honneur. Il pèse sur la mémoire de Cortès, ce meurtre abominable que rien ne justifie. Que pouvaient ces princes détronés dans les forêts et les solitudes du Honduras, au milieu de leurs géôliers armés. Cortès, vous avez dû voir plus d'une fois dans vos veilles de nuit, les regards du jeune et brave Quauhtemotzin s'attacher sur les vôtres, et vous reprocher votre trahison; et lorsque, vieux et délaissé, vous vous plaigniez amèrement de l'injustice des hommes, une voix intérieure, la voix de cette inexorable conscience qui ne pardonne jamais, a dû venger le successeur de Moctezuma.

Les jours de tribulation, les mécomptes de l'ambition, l'ingratitude des hommes du pouvoir, les calom-

(* Ce tragique événement est fort longuement raconté dans la relation d'Ixtlilxochitl; il entre dans de curieux détails et place la scène à Teotitlan, le dernier jour du carnaval de l'année 1525 (15 février). Il prouve jusqu'à l'évidence l'innocence des malheureux chefs mexicains, et la froide cruauté de Cortès qui n'avait pas un seul fait à produire contre eux.

nies, les accusations mensongères vont commencer pour Cortès. La campagne du Honduras n'avait pas rempli son attente, mais la science y avait gagné la connaissance du littoral maritime; la géographie avait fait de nouvelles conquêtes dans l'intérieur. Tout le sud du Mexique pouvait être, quoique imparfaitement, inscrit sur les cartes. A la même époque, plusieurs cités espagnoles s'élevaient dans ces contrées à peine parcourues, tandis qu'Alvarado, après avoir exploré le Chiapa et l'Oaxaca, poursuivait la découverte et la conquête du Guatemala (*).

Les ennemis de Cortès à la cour l'avaient emporté; il apprend, à Truxillo, qu'on lui retire le gouvernement de la Nouvelle-Espagne; que Nunez de Gusman est chargé de celui de la province de Panuco. Il trouve, à son arrivée dans la capitale du Mexique, un commissaire souverain, chargé d'informer sur sa conduite. Cet homme, Ponce de Léon, meurt au début de sa mission, au moment où il commençait à organiser un tribunal de gens de loi, chargés de prononcer sur l'honneur du vainqueur de Moctezuma. On chasse Cortès de la ville qu'il avait acquise à l'Espagne au prix de son sang et de tant d'héroïques efforts; et, pour y rentrer, le grand capitaine est forcé de réclamer l'intervention d'un évêque. Mais les humiliations ne font que commencer pour Cortès; son rappel lui est signifié; le voilà avec la destinée de Colomb; seulement, plus heureux que l'illustre Génois, on ne le chargea pas de fers. Il s'embarque, noblement escorté de quelques-uns de ses vieux capitaines; son fidèle ami Sandoval, le compagnon de toutes ses guerres et de toutes ses grandes journées, est avec lui. On voit marcher à sa suite quelques nobles de Tlascala et des principales villes mexicaines, ainsi que des échantillons d'Indiens de toutes les parties de l'Anahuac, surtout de

(* Nous réservons les détails de son expedition pour l'histoire du royaume de Guatemala indépendant du Mexique.

jeunes filles belles et blanches. Il emmène aussi des nains et des danseurs de cordes. Il emporte beaucoup d'or, d'argent, d'oiseaux, de plantes, et de raretés du pays (*). Il débarque à Palos à la fin de mai 1528; il se rend à Madrid; il confond ses ennemis; il reçoit de l'empereur l'accueil le plus distingué. Tous ses titres et honneurs lui sont rendus; on le fait non-seulement gouverneur de la Nouvelle-Espagne, mais de tout le continent et des îles qu'il pourrait découvrir dans la mer du Sud. On lui cède la vallée d'Atrisco avec ses villes, ses villages, et ses vingt-trois mille habitants; et la grande vallée d'Oaxaca, si riche et si populeuse, érigée pour lui en marquisat. L'empereur met le comble à ses bienfaits en lui donnant pour femme la belle dona Juana de Zuniga, la sœur du comte d'Aguilar, l'un des plus grands seigneurs des Espagnes. Ce fut un éclair de faveur, brillant comme les éclairs du ciel, mais rapide comme eux.

Cortès, près du trône, ne fut pas oublieux de ses frères d'armes, qui trouvèrent en lui un chaud défenseur de leurs services; il obtint la confirmation de toutes les cessions de terres qu'il leur avait faites, et le droit de porter des armes offensives et défensives soit en Espagne, soit dans les Indes. Ses fidèles alliés, les Tlascalans, furent déclarés libres; on leur accorda même quelques privilèges qui, dans la suite, ne furent pas toujours respectés.

Le triomphe de Cortès sur la camarilla fut attristé par une grande douleur; Sandoval, cet autre lui-même, n'en fut pas témoin. Il expira dans une petite ville de l'Andalousie, à la fleur de l'âge, en se rendant à la cour. C'était la perte la plus cruelle que Cortès pût éprouver; Sandoval était

(* Cortès avait déjà fait au roi d'Espagne un premier envoi d'or, d'argent, de manuscrits aztèques, d'ouvrages en plumes, etc., etc. Mais le bâtiment porteur de ces richesses fut pris par un corsaire français qui en fit hommage à François I^{er}.

le meilleur et le plus dévoué de ses officiers; celui qui, en tous temps et en tous lieux, avait parlé le plus haut pour lui. C'était, après le général en chef, le plus illustre de tous les conquérants du Mexique; pour lui, Cortès réservait les expéditions les plus difficiles, les plus périlleuses. Ses grands talents militaires égalaient sa bravoure personnelle, et sa bravoure, son désintéressement et son humanité. Il était chéri de tous; Cortès le pleura comme on pleure un fils. Sandoval mourut à trente ans; usé par les fatigues et couvert de blessures.

Cependant Cortès, honoré de nouveaux titres, ne revint sur le théâtre de sa gloire qu'avec une autorité restreinte; on ne lui confia ni le pouvoir administratif, ni le pouvoir judiciaire; tous deux passèrent aux mains d'un conseil supérieur, appelé Audience de la Nouvelle-Espagne. On était à l'année 1530, et déjà tout était changé dans cette grande contrée; des gens de peu d'importance personnelle et de grande rapacité y avaient été envoyés de Madrid, et contrairement toutes les vues généreuses de Cortès. Les vieux compagnons de sa fortune n'étaient plus, ou se trouvaient disséminés dans les provinces ou engagés dans de lointaines expéditions. Une foule d'officiers nouveaux ne lui obéissaient qu'à regret et sans dévouement personnel. Dans cette position, Cortès, dépouillé d'une grande partie de son autorité dans les affaires de l'intérieur, chercha d'autres routes de gloire dans la carrière des découvertes. Il reprit avec une nouvelle ardeur la recherche d'un passage entre les deux mers; il fit explorer d'abord l'isthme de Darien et les côtes orientales de l'Amérique du Nord. Tous les bâtiments qu'il envoya dans ces directions périrent successivement. Affligé de ces mauvais résultats et confiant dans sa fortune, il prit lui-même le commandement d'une nouvelle expédition (1536). S'il ne rencontra pas le passage tant cherché, il découvrit la Californie; il en visita une partie des côtes; il navigua dans cette mer intérieure, à la-

quelle on donne le nom de Vermeille, et que l'on devrait bien plutôt appeler la mer de Cortès (*).

Ce fut pendant ce dernier voyage qu'il apprit l'arrivée à Mexico du vice-roi Mendoza. Il reconnut dès ce moment qu'il n'y avait plus rien à attendre pour lui. Les obstacles se multipliaient sur ses pas, on l'abreuvait de dégoûts. Enfin, las de se voir chaque jour aux prises avec l'intrigue et le mauvais vouloir, honteux d'avoir à lutter avec des gens si inférieurs à lui, il se déterminait à repasser en Espagne pour revendiquer ses droits de capitaine général, et réclamer le remboursement des sommes qu'il avait dépensées dans ses diverses entreprises, toutes faites à ses frais. L'accueil qu'il reçut dans sa patrie dut moins le surprendre que l'indigner, sa gloire y était oubliée déjà; des conquêtes plus récentes sur d'autres points de l'Amérique et dont on attendait de plus riches trésors, occupaient les esprits; on n'avait plus rien à espérer d'un homme vieux, que la fortune semblaient avoir abandonné, et dont tant de longues guerres avaient usé les forces. Charles le reçut avec froideur, ses ministres avec insolence. Cortès, qui s'était assis en maître dans le palais de Moctezuma, qui avait disposé en vainqueur de tant de vies et de tant de contrées, qui, moins loyal, pouvait placer sur sa tête la couronne des rois du Mexique, se faire des Indiens un peuple dévoué, associer à sa fortune royale bon nombre de ses vieux compagnons d'armes, et défier, chef indépendant de la Nouvelle-Es-

(* Antérieurement à cette expédition, les Espagnols s'étaient procuré des renseignements sur la Californie par quelques naturels de Colima. M. de Humboldt a trouvé, dans un manuscrit conservé aux archives de la vice-royauté de Mexico, que la Californie avait été découverte en 1526; il ignore sur quoi se fonde cette assertion. Les extraits que l'auteur de la *Relacion del viaje al estrecho de fuca* a faits des manuscrits conservés à l'académie d'histoire de Madrid, paraissent prouver que la Californie n'a pas même été vue dans l'expédition de Diego Hurtado de Mendoza en 1532.